

## CHAPITRE XXIX.

EXTRAIT DU RECUEIL DES LÉGENDES SACRÉES DU TEMPLE  
DE DJAGANATTA (DJANAGGERNAT).

Nous ne saurions trop revenir sur cette vérité, que tout, dans l'Inde, doit être considéré sous un double point de vue, et qu'il faut constamment dégager le fait réel de l'allégorie et du symbole. Les réalités historiques, philosophiques et scientifiques étaient le partage des prêtres et des initiés. Les allégories et les symboles superstitieux étaient sciemment composés pour le peuple, dans le but de le maintenir dans une ignorance facile à dominer.

C'est pour cela que l'Inde ne se peut étudier, avec cet esprit de système qui distingue certains anthropologistes et la plupart des catholiques romains.

Chaque parti a son lit de Procuste dans lequel il prétend faire tout rentrer.

Les uns, ceux qui font partir l'homme du singe, ne veulent pas de l'Inde ancienne, brillante, civilisée, philosophique, spiritualiste et monothéiste. Ce passé extraordinaire les gêne par comparaison. Que deviennent leurs théories d'un perfectibilisme matériel et mathématique, lorsqu'on leur prouve que l'Inde d'il y a vingt-cinq mille ans avait déjà agité toutes les questions qui nous intéressent et essayé de toutes les solutions que nous expérimentons à notre tour ?

Les autres, ceux qui puisent leur mot d'ordre dans la révélation, ne veulent admettre de l'Inde que les superstitions abandonnées à la plèbe, pour pouvoir soutenir que, jusqu'à Moïse et au Christ, toutes les nations du globe étaient plongées dans les superstitions les plus grossières. Nous prions simplement les exagérés de ces deux écoles de relire avec nous le *sloca* 92 du livre VI de Manou et de nous dire si toute philosophie et toute religion ne sont pas contenues dans ces quelques lignes, et s'il leur apparaît que nous ayons fait de grands progrès moraux depuis que le grand législateur indou les a écrites.

« La résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la répression des sens, la connaissance des sastras, celle de l'Âme suprême, la véracité et l'abstinence de la colère : telles sont les dix vertus en quoi consiste le devoir. »

Les légendes de la fondation du temple de Djaggernat, dans la province d'Orixa, vont nous démontrer jusqu'à l'évidence combien fut invétérée cette coutume antique de dénaturer les choses les plus simples, de voiler sous la forme allégorique les événements les plus ordinaires, afin de faire vivre l'humble soudra, le peuple, dans une atmosphère de mystères et de crainte qui étouffa chez lui jusqu'au souvenir, jusqu'à l'idée, jusqu'au nom de la liberté.

Nous lisons dans l'*Avadhana-Sastra*, immense recueil de récits historiques réservé aux brahmes, les explications suivantes sur l'origine de ce temple fameux :

« Indra-Mena régnait dans l'Ouktala-Dessa. Ce prince éminent aimait à s'entourer des brahmes les plus savants de son royaume et jouissait dans l'Inde entière d'une grande réputation.

tion de sagesse et de piété. Il fit bâtir le temple de Djaganatta en l'honneur de Christna, pour le remercier d'avoir sauvé la vie à son fils dans les circonstances suivantes : Un jour qu'il se promenait sur la terrasse d'un palais qu'il possédait au bord de la mer, il aperçut le jeune Devindra qui, en jouant sur le rivage, s'était laissé surprendre par une vague énorme qui l'emportait avec elle. « Divin fils de Canya (en samscrit, la vierge), s'écria-t-il aussitôt, sauve mon fils et je ferai bâtir en ce lieu même un temple dédié à ton culte et qui attirera par sa magnificence les pèlerins du monde entier. » Comme il achevait ces mots, il vit son fils qui revenait doucement à terre sur un tronc d'arbre qui s'était trouvé juste à point sur sa route pour l'empêcher de se noyer, et que la vague de retour poussait devant elle. Indra-Mena tint fidèlement sa promesse et, le temple construit, il fit placer dans le sanctuaire le tronc d'arbre envoyé par Christna pour sauver la vie à Devindra. »

Tel est le fait historique qui motiva la construction du fameux temple de Djaggernat : on peut le révoquer en doute, on ne l'empêchera pas d'être rationnel, sensé, et il n'y a rien que de très-légitime et très-croyable dans l'acte d'Indra-Mena qui, à tort ou à raison, attribue à Christna le salut de son fils. Trop simple était cet événement pour passer tel quel dans les croyances populaires, et voici la légende inventée après coup par les prêtres de la pagode et que l'on peut déchiffrer encore aujourd'hui sur les olles de cette pagode, où l'orientaliste Dubois l'a copiée et où nous la relevons à notre tour textuellement.

« Indra-Mena, déjà avancé en âge, se plaignait un jour à Brahma de n'avoir encore trouvé aucune occasion de faire quelque chose de tellement méritoire que son salut en fût assuré.

« Cesse, grand roi, lui répondit le dieu, d'être inquiet sur ton sort futur, je vais t'indiquer les moyens de te préparer un sort heureux après ta mort.

« Dans le pays d'Ouklata-Dessa, sur les rivages de la mer, s'élève la montagne Nila, aussi nommée Pourouch-Altma, du nom du dieu qui y avait autrefois établi sa demeure.

« Cette montagne est un lieu saint dont l'aspect a la vertu d'effacer les péchés. Dans les âges précédents, un temple d'or massif y avait été élevé à Christna ; ce temple subsiste encore, mais il a été enseveli sous les sables rejetés par les vagues de la mer.

« Fais-en revivre la mémoire et rends-lui son lustre antique, en renouvelant les sacrifices qu'on y offrait jadis ; tu t'assureras par là un lieu de félicité après ta mort.

« Indra-Mena, charmé, demanda à Brahma quels avaient été les fondateurs de ce temple magnifique, et où était au juste l'emplacement sur lequel il avait été construit.

« Ce sont tes ancêtres, grand roi, répondit Brahma, qui l'érigèrent dans l'âge précédent, et qui procurèrent par là aux hommes le bonheur ineffable de voir sur la terre l'Être suprême.

« Va donc tirer de l'oubli un lieu si vénérable, fais y descendre de nouveau la divinité et tu procureras au genre humain le même bonheur.

« Comment, répondit le prince, découvrirais-je un temple enseveli profondément dans le sable ?

« Rends-toi près de la montagne de Nila, dit alors Brahma, là se trouve un étang où vit une tortue aussi ancienne que le monde qui te fournira à cet égard les renseignements les plus précis.

« Indra-Mena rendit grâce à Brahma et se mit sans délai en route pour cet étang. A peine fut-il arrivé sur ses bords qu'une tortue d'une grosseur prodigieuse, s'approchant de lui,

demanda qui il était et ce qu'il cherchait dans ce lieu désert.

« Je suis, répondit le prince, xchatria de naissance, et souverain d'un grand royaume, mais l'énormité de mes péchés et le remords que j'en ressens me rendent le plus malheureux des hommes.

« Brahma m'a fait connaître vaguement qu'il existe un lieu sacré près de la montagne de Nila, en m'assurant que j'obtiendrais de vous tous les renseignements nécessaires pour me guider dans mes recherches.

« Je suis charmée, prince, répondit la tortue, que vous me fournissiez l'occasion de contribuer à votre bonheur, je ne suis pas cependant en état de vous satisfaire en tout point sur ce que vous désirez apprendre, car le grand âge m'a fait perdre en partie la mémoire, mais les indices que je vous donnerai pourront vous être utiles.

« Il est très-vrai qu'il existait autrefois près de la montagne Nila un temple fameux par ses richesses. Vischnou y avait établi sa demeure, et les autres dieux l'y venaient visiter quelquefois, et lui faire hommage. C'était aussi un lieu consacré à leurs amours.

« Depuis longtemps, les sables que la mer a rejetés de son sein recouvrent cet asile sacré, et le dieu n'y recevant plus les témoignages de respect accoutumés, l'a délaissé pour retourner au veikonta.

« J'ai perdu la trace de l'emplacement que cet édifice occupait. Il vous reste néanmoins un moyen sûr de le connaître. Rendez-vous à l'étang appelé Markandia, vous trouverez sur ses rives une corneille douée de l'immortalité, et qui a présents à la mémoire tous les événements des temps les plus reculés. Interrogez-la, et vous obtiendrez d'elle des renseignements infaillibles.

« Le roi s'empessa de diriger ses pas vers l'étang Markandia et y trouva en effet une corneille, que son extrême vieil-

lesse avait fait devenir toute blanche. Après s'être prosterné, il lui dit en joignant les mains :

« O corneille! qui jouissez du don de l'immortalité, vous voyez devant vous un roi dévoré de chagrin et il n'est que vous qui puissiez le soulager.

« Quel est donc, reprit la corneille, le sujet de vos peines que puis-je faire pour vous?

« Je vais vous l'apprendre, repartit Indra-Mena, mais ne me cachez rien, je vous en supplie, de ce que je désire savoir. Dites-moi d'abord quel fut le premier roi qui régna dans ce pays, et ce qu'il fit de remarquable.

« La corneille, qui possédait à fond l'histoire ancienne, n'hésita point à satisfaire le monarque, et lui répondit en ces termes : Le premier roi de ces contrées se nommait Satouranouna, il eut pour fils Vichia-Bahou, qui lui-même donna le jour à Indra, prince qui fut constamment protégé par Brahma à cause de sa piété.

« Satouranouna fit chérir son gouvernement par son extrême bonté, et il eut pour ses sujets la tendresse d'un vrai père.

« Parmi les actions éminentes qui signalèrent son règne, il en est une qui éternisera son nom. Ce fut lui qui eut la gloire de faire descendre du veikonta sur la terre le dieu des dieux.

« Il lui fit construire pour sa demeure, au pied de la montagne Nila, un temple magnifique, dont les murailles étaient d'or massif et l'intérieur enrichi des pierres les plus précieuses.

« Le temps, qui détruit tout, a respecté cet édifice, et il subsiste encore aujourd'hui parfaitement intact.

« Mais depuis longtemps, les sables de la mer, amoncelés sur le rivage, l'ont englouti dans leur sein. Le dieu qui habitait ce lieu révérendu a cessé, il est vrai, d'y faire sa demeure, cependant il n'a pas voulu fuir une montagne consacrée par sa présence, et il y a fixé son séjour en prenant la forme de l'arbre vepan (margousier.)

« Un jour, le fameux pénitent Markandia, qui depuis des siècles faisait pénitence sur la montagne, s'apercevant que cet arbre ne donnait point d'ombre, en fut indigné, et soufflant dessus, il en réduisit la partie supérieure en cendres.

« Cependant, comme cet arbre était Christna, c'est-à-dire dieu, il ne put en détruire ce qui existe encore, sans que je puisse indiquer l'endroit précis où il se trouve.

Ici, Indra-Mena interrompit la corneille, et lui demanda si elle reconnaîtrait au moins la place où le temple existait. Elle répondit affirmativement.

« Alors, ils se mirent l'un et l'autre en route pour s'y rendre. A l'endroit où ils s'arrêtèrent, la corneille se mit à creuser avec son bec dans le sable, jusqu'à la profondeur d'un yodjana (trois lieues) et vint à bout enfin de mettre à découvert, dans toute son étendue, le temple magnifique qui avait servi de demeure à Narayana. Après qu'elle l'eut montré au roi, elle le recouvrit de sable comme auparavant.

« Le roi, convaincu de la réalité de tout ce que la corneille lui avait dit, et transporté de joie d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchait avec tant d'ardeur, questionna encore sa conductrice sur les moyens qu'il aurait à employer pour rendre à un lieu si digne de vénération son antique renommée et sa splendeur.

« Ce que vous me demandez là, reprit la corneille, est hors de ma sphère. Allez trouver Brahma, et il vous dictera votre conduite.

« Indra-Mena suivit ce conseil, il alla de nouveau trouver Brahma, lui offrit plusieurs fois ses adorations et lui parla ainsi :

« J'ai enfin vu de mes propres yeux, près de la montagne Nila, le superbe temple qui servit jadis de demeure au grand Christna, je viens à présent vous consulter, dieu puissant, sur la conduite que je dois tenir pour rallumer dans l'esprit des

peuples la ferveur que ce lieu sacré dut leur inspirer dans d'autres temps.

« Si j'y fais bâtir une ville, quel nom lui donnerai-je? Vischnou<sup>1</sup>, je le sais, viendra de nouveau sous la forme d'un tronc d'arbre honorer ce lieu de sa présence : mais comment y viendra-t-il, et quels sont les sacrifices et les offrandes qu'il faudra lui faire? Daignez, grand dieu, m'éclairer et me tirer de l'incertitude.

« Pour accomplir, répondit Brahma, la louable entreprise que tu médites, érige un nouveau temple, au-dessus de l'endroit même où se trouve établi l'ancien, tu lui donneras le nom de *Scridehoul*. Dispense-toi de le faire aussi riche que le premier parce que les peuples modernes, réduits à la misère, l'enlèveraient par pièces, il suffira qu'il soit construit en pierre.

« Afin de procurer aux dévots [qui viendront le visiter en foule les aisances qui leur seront nécessaires, fais bâtir auprès du temple une ville qui recevra le nom de Pourouch Attma (le divin producteur). A peine l'ouvrage sera-t-il achevé, que le tronc d'arbre, c'est-à-dire Christna lui-même, paraîtra sur les bords de la mer.

« Tu le transporteras avec pompe dans le nouveau temple. Le charpentier Vichia-Carma viendra le façonner et lui donnera la figure et la forme du dieu.

« Tu placeras auprès de ce dieu sa sœur Chubadra, et son frère Balarama. Tu lui feras offrir des sacrifices jour et nuit, mais surtout le matin, à midi et le soir. Ce sera un moyen infallible de t'assurer à toi et à tous ceux qui suivront ton exemple, l'entrée dans le séjour fortuné du veikonta.

« Comme Vischnou ne pourra pas consommer la grande quantité de vivres qui lui sera offerte pour neiveddia (sacrifice) par la multitude des dévots, les hommes trouveront un moyen

1. Un des noms de Christna avant l'incarnation.

de se purifier et d'obtenir la remission de leurs péchés en mangeant ses restes.

« *Heureux ceux qui pourront s'en procurer la plus mince parcelle, ils iront à coup sûr au veikonta après leur mort.*

« Pour te donner une idée du prix inestimable des restes des repas de Christna, il suffit de te dire que si par hasard ou inadvertance on en laissait tomber quelques bribes par terre, les anges eux-mêmes se les disputeraient, les chiens en eussent-ils déjà dévoré une partie. En un mot, quand un paria retirerait de la gueule d'un chien pour le porter à la bouche d'un brahme, du riz destiné à Christna, ce riz est si pur et a tant de vertus qu'il purifierait ce brahme à l'instant.

« C'est la déesse Lakmy qui reçoit et transporte au ciel les offrandes destinées à Christna, et c'est la belle Annapourua qui les lui présente.

« Une partie de l'arbre kalpa descendra du swarga pour prendre racine au milieu de ta nouvelle ville : tu sais que cet arbre est celui qui conserve la science et l'immortalité des dieux et qu'il lui suffit de lui adresser ses vœux pour obtenir tout ce que l'on souhaite. (*Arbor scientiæ, boni et mali.*)

« La vue seule du temple que tu dois faire ériger sera suffisante pour procurer des avantages inappréciables. Y être flagellé par la main des prêtres chargés de le desservir sera une œuvre singulièrement méritoire. Indra et les autres demi-dieux qui composent son cortège viendront habiter ta nouvelle ville, et tiendront compagnie au dieu Christna.

« Le côté de la ville qui fera face à la mer aura encore quelque chose de plus sacré que les autres parties. Ceux qui solliciteront ce côté-là, croîtront de jour en jour en vertu. Tu donneras le nom de kanaka (poudre d'or) au sable que la mer y déposera.

« Tout homme qui mourra sur ce sable ira indubitablement au veikonta.

« Voilà, prince, la réponse aux demandes que tu m'as faites. Va sous forme de loi exécuter ce que je viens de te prescrire : en attendant, Vischnou, sous la figure de l'arbre qui doit servir à former le tronc dont je t'ai parlé, croîtra et deviendra propre à l'usage auquel il est destiné.

« Indra-Mena, après avoir rendu à Brahma des actions de grâces, se mit en devoir de lui obéir. Le temple et la nouvelle ville furent bâtis avec la plus grande promptitude. Cependant déjà les travaux étaient achevés et le dieu ne paraissait pas.

« Ce retard commençait à inquiéter le prince, lorsqu'un jour qu'il s'était levé de grand matin, il aperçut enfin sur le bord de la mer le tronc d'arbre si impatientement attendu. Il se prosterna plusieurs fois la face contre terre ; et, dans l'excès de sa joie, il s'écria :

« O jour le plus fortuné de ma vie ! j'ai en ce moment des preuves certaines que je suis né sous une étoile favorable et que mes sacrifices ont été agréables aux dieux.

« Rien ne saurait égaler le fruit que j'en retire, puisque je vois de mes propres yeux l'Être suprême, celui que les hommes les plus éclairés et les plus vertueux n'ont pas la faveur de voir :

« Quand il eut rendu au tronc d'arbre ces premiers hommages, le roi alla se mettre à la tête de cent mille hommes qui vinrent au-devant du nouveau dieu et le chargèrent sur leurs épaules. Il fut transporté dans le temple avec la plus grande pompe.

« Le fameux charpentier Vichia-Carma ne tarda pas à arriver. Il se chargea de donner la figure et la forme du dieu Christna au tronc d'arbre qui venait d'être déposé dans le temple. Il promit de finir l'ouvrage dans une seule nuit ; mais ce fut à condition que personne ne le regarderait travailler : un simple coup d'œil indiscret jeté sur son ouvrage devait suffire pour lui faire tout abandonner sans retour.

« Ce point convenu, Vichia-Carma mit aussitôt la main à l'œuvre. Comme il travaillait sans faire de bruit, le roi, tou-

jours dans l'inquiétude, s'imagina qu'il s'était enfui pour ne point tenir son engagement, et, afin de s'assurer du fait, il alla tout doucement regarder à travers les fentes de la porte. Il vit avec plaisir que son ouvrier s'occupait paisiblement et il se retira bien vite.

« Mais Vichia-Carma l'avait aperçu : piqué de ce manque de parole, il laissa là l'ouvrage qui se trouvait à peine ébauché, et n'offrait que quelques traits confus de la forme humaine. Enfin, le tronc d'arbre resta à peu près dans son premier état, et tel qu'on le voit encore aujourd'hui.

« Indra-Mena fut fâché de ce contre-temps, mais le tronc d'arbre n'en fut pas moins honoré comme un dieu, sous le nom de Djaganatta (maître du monde), et il lui donna sa fille en mariage. »

Telle est la légende qui chaque année, pour les grandes fêtes de mai, est racontée, même aujourd'hui, par un des brahmes poudjarys (sacrificateurs), à un million de pèlerins venus de toutes les parties de l'Inde pour offrir leurs adorations à Christna et obtenir de lui la purification de leurs souillures.

Une autre tradition, qui rencontre plus de crédit dans les classes élevées, assigne au tronc d'arbre de Djaggernat une autre origine : ce tronc serait celui de l'arbre auquel l'homme-dieu, Christna, fut suspendu et percé de flèches par ses ennemis, sur les bords du Gange, et qui aurait été transporté miraculeusement des rives du fleuve sacré dans le temple de la côte d'Orixa.

Que conclure de ces récits dont le premier seul offre quelque probabilité, si ce n'est qu'ils ont été inventés par les prêtres pour entretenir dans l'esprit de la foule cet amour du merveilleux et du surnaturel qui est le plus fidèle allié de l'esprit de caste et du despotisme ? Libre à certains anthropologistes, qui veulent tout courber devant leur hypothèse, de soutenir

que les légendes de l'Inde ancienne doivent être prises dans un sens littéral et qu'elles sont un signe de faiblesse psychologique. Nous avons une trop haute opinion de l'intelligence humaine pour admettre qu'elle ait jamais cru à la tortue de l'étang Markandia, à la corneille immortelle émissaire du ciel, et qu'elle ait adoré le tronc d'arbre de Djaggernat comme étant Dieu lui-même.

En un mot, nous ne croyons pas au fétichisme, et fort peu au polythéisme. La pierre et le bois grossièrement sculptés sont les insignes d'un art rudimentaire ; mais dans la pensée de leurs auteurs, ils ont toujours représenté la suprême puissance, la cause première. Quant à ces milliers de divinités inférieures des panthéons anciens, elles n'ont jamais été, ainsi que les séraphins, les anges et les saints du christianisme, que des auxiliaires inférieurs de l'Être suprême, Zyaus ou Zeus, Zervan-Ahkeren, Jupiter, Jéovah ou Dieu.

Quoi qu'il en soit, appliquer de pareilles théories à l'Inde védique, c'est ignorer l'histoire de l'Inde, c'est oublier qu'à côté des grossières superstitions que le prêtre imposait à l'esclave, les savants et les sages de cette merveilleuse époque nous ont laissé, sur l'âme et sur la grande cause universelle, c'est-à-dire sur Dieu, les spéculations les plus pures, les plus simples et les plus élevées.

Ce que nous demandons à la science orientale, c'est de faire deux parts en étudiant la patrie des védas.

L'une qui sera celle de la science et des croyances rationnelles et philosophiques des Manou, des Vêda-Vyasa, des Kapila, des Cratou, des Parasara, des Vrihaspati, des Valmiki et des Narada, ces ancêtres de Pythagore, de Pyrrhon, de Socrate, d'Aristote et de Platon, et de tous les hommes qui ont maintenu dans le monde la liberté de la pensée, de l'examen et du raisonnement.

L'autre qui sera celle de la superstition religieuse d'où sont

sortis, se perpétuant jusqu'à nos jours, le mystère, le miracle, le despotisme, les classes dirigeantes, le prêtre et l'esclave.

Double courant de lumière et d'obscurité, de liberté et d'oppression, de dévouement et d'égoïsme, de bien et de mal au milieu duquel l'humanité s'avance lentement vers le but caché qui lui a été assigné par la suprême Sagesse.

Le plus ancien et le plus authentique monument écrit des temps passés, les védas, commence et se termine par ces mots :

AUM ! TAT ! STAT !

dont le sens mystique est : l'Être véritable, l'Être unique qui produit, conserve et transforme.

Toutes les croyances et tous les systèmes philosophiques de l'Inde sont partis de là.

## DEUXIÈME PARTIE

LE MYTHE DE L'INCARNATION. — CHRISTNA.